

REVUE DE PRESSE

KING LEAR SYNDROME OU LES MAL ÉLEVÉS



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIZQUET

D'APRÈS
LE ROI LEAR
DE WILLIAM SHAKESPEARE

ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE
ELSA GRANAT

DRAMATURGIE
LAURE GRISINGER

19 jan. → 4 fév. 2022



Attachée de Presse
Catherine Guizard

La Strada & Cies
06 60 43 21 13

Lastrada.cguzard@gmail.com

Liste des médias

Le Monde : https://www.lemonde.fr/culture/article/2022/01/28/theatre-king-lear-syndrome-ou-les-mal-eleves-le-roi-lear-finit-sa-vie-dans-un-ehpad_6111337_3246.html

Regarts.org : <https://www.regarts.org/Theatre/king-lear.php>

La Terrasse : <https://www.journal-laterrasse.fr/king-lear-syndrome-ou-les-mal-eleves-delsa-granat-dapres-le-roi-lear-de-shakespeare/>

Mediapart : <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/210122/elsa-granat-fait-entrer-lear-en-ehpad>

Sceneweb : <https://sceneweb.fr/king-lear-syndrome-ou-les-mal-eleves-par-elsa-granat/>

Théâtres.com : <https://www.leteatre.online/theatre-king-lear-syndrome-ou-les-mal-eleves-dapres-le-roi-lear-de-shakespeare-au-tgp-st-denis/>

Etat Critique. Com : <https://www.etat-critique.com/king-lear-syndrome-ou-les-mals-eleves-elsa-granat-theatre-gerard-philipe/>

L'œil d'olivier.fr : <https://www.loeildolivier.fr/2022/01/king-lear-fait-le-show-en-ehpad/>

Manithea.wordpress.com : <https://manithea.wordpress.com/2022/01/26/king-lear-syndrome-ou-les-mal-eleves/>

Blog Culture du Snes : <https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/actualite-theatrale/king-lear-syndrome-ou-les-mal-eleves/>

La Croix : <https://www.la-croix.com/amp/1201197383>

Hotellotheatre : <https://hottellotheatre.wordpress.com/>

Un fauteuil pour l'orchestre.com : <http://unfauteuilpourolchestre.com/king-lear-syndrom-ecrit-et-mis-en-scene-par-elsa-granat-theatre-gerard-philipe-saint-denis/>

L'humanité : <https://www.humanite.fr/culture-et-savoirs/theatre/theatre-le-delire-dun-roi-lear-place-en-ehpad-736416>

Télérama – Sortir – Joëlle Gayot – 2 février 2022

Le Monde

Théâtre : « King Lear Syndrome ou les Mal élevés », le roi Lear finit sa vie dans un Ehpad

L'autrice et metteuse en scène Elsa Granat s'inspire de Shakespeare pour aborder la question de la vieillesse dans « King Lear Syndrome » au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis.

Par Brigitte Salino



Elsa Granat, Laurent Huon et Hélène Rencurel dans « King Lear Syndrome ou les Mal élevés », au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, le 16 janvier 2022.

© SIMON GOSSELIN

Un vieil homme dit : « *Les vieux sont inutiles.* » C'est le roi Lear, dans la pièce que Shakespeare a écrite en 1603, alors que sévissait la peste à Londres. Evidemment, on ne peut s'empêcher d'y penser aujourd'hui, surtout quand on voit le roi Lear errant non pas sur la lande, mais entre les murs d'un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad) . Cela se passe au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, dans *King Lear Syndrome ou les Mal élevés*, l'un des deux spectacles qui, en ce début d'année, abordent le thème ultrasensible de la vieillesse reléguée dans des maisons de fin de vie. L'autre est *Une mort dans la famille*, écrit et mis en scène par le Britannique [Alexander Zeldin](#), qui sera créé du 2 au 20 février à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, avec Marie-Christine Barrault.

A Saint-Denis, tout commence par une fête. Un homme marie la plus jeune de ses trois filles. Au moment des photos, il s'effondre, pris d'un malaise, et il se met à parler comme Shakespeare. Les médecins lui décèlent la maladie à corps de Lewy, qui provoque divers troubles cognitifs et des hallucinations. Chez le

vieil homme (Laurent Huon, magnifique), elle se traduit par le « King Lear Syndrome » : il se prend pour le roi qui, se sentant ramper vers la mort, décide de partager son royaume entre ses trois filles. La part de chacune dépendra de l'amour qu'elle lui témoignera. Les deux aînées, Regane (Elsa Granat) et Goneril (Hélène Rencurel), rivalisent pour le lui prouver. Cordelia (Édith Proust), la plus jeune et la plus aimée, s'y refuse. Son père la déshérite et la bannit.

On voit le vieil homme évoluer dans un présent où le passé de Shakespeare s'invite tout naturellement

Que faire de ce père qui ne s'appartient plus ? Cordelia, se sentant rejetée, part avec son mari (Lucas Bonnifait), qu'elle appelle ironiquement « le roi de France ». Regane et Goneril – les trois sœurs portent les mêmes prénoms que dans la pièce de Shakespeare – décident de le placer dans un Ehpad. L'une au motif qu'elle n'a pas assez de place chez elle, l'autre parce qu'elle le juge invivable. Le spectacle, brouillon dans l'acte introductif du mariage, prend alors une tournure de plus en plus intéressante : on voit le vieil homme évoluer dans un présent où le passé de Shakespeare s'invite tout naturellement. Il chante du Neil Young avec sa guitare et parle en pentamètres iambiques, son neurologue s'appelle Kent (Antony Cochin) et parmi les pensionnaires il croise une Mme Gloucester (Bernadette Le Saché), qui confond ses deux fils, Edgar et Edmond

Force de vie

Rien dans tout cela n'est artificiel : Elsa Granat sait manier les écritures hybrides. Avec *King Lear Syndrome*, on entre de plain-pied dans le quotidien d'un Ehpad avec ses joies qui font mal comme les anniversaires, ses soignants qui n'(en peuvent plus à force de tout donner (Clara Guipont, remarquable en aide-soignante chanteuse), ses hommes et ses femmes qui errent d'un fauteuil à une chaise... Et puis, il y a les familles, les visites avec les mêmes phrases qui reviennent, les déchirures entre les enfants, bref, tout ce que l'on sait et qui plomberait le moral de tout spectateur, si Elsa Granat ne mettait, dans ce tableau, une telle force de vie. L'autrice et metteuse en scène veut nous "titiller", comme elle l'écrit dans ses notes d'intention, et elle y réussit très bien, en nous plaçant toujours en éveil, à l'écoute de toutes les histoires qui traversent la représentation et renvoient au temps que nous vivons.

King Lear Syndrome ou les Mal élevés, de et mis en scène par Elsa Granat. Théâtre Gérard-Philipe, 59, boulevard Jule- Guesde, Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Tél. : 01-48-13-70-00. Du lundi au vendredi, à 19 h 30 (sauf mardi), samedi à 17 heures et dimanche à 15 h 30. De 6 € à 23 €. Durée : 3 h 30. Jusqu'au 4 février. Les 23 et 24 mars au Théâtre de l'Union, à Limoges ; les 29 et 30 au Théâtre des Ilets à Montluçon (Allier) ; le 8 avril, au Théâtre des Sources, à Fontenay-aux-Roses (Hauts-de-Seine).

Brigitte Salino



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

KING LEAR SYNDROME OU LES MAL ÉLEVÉS

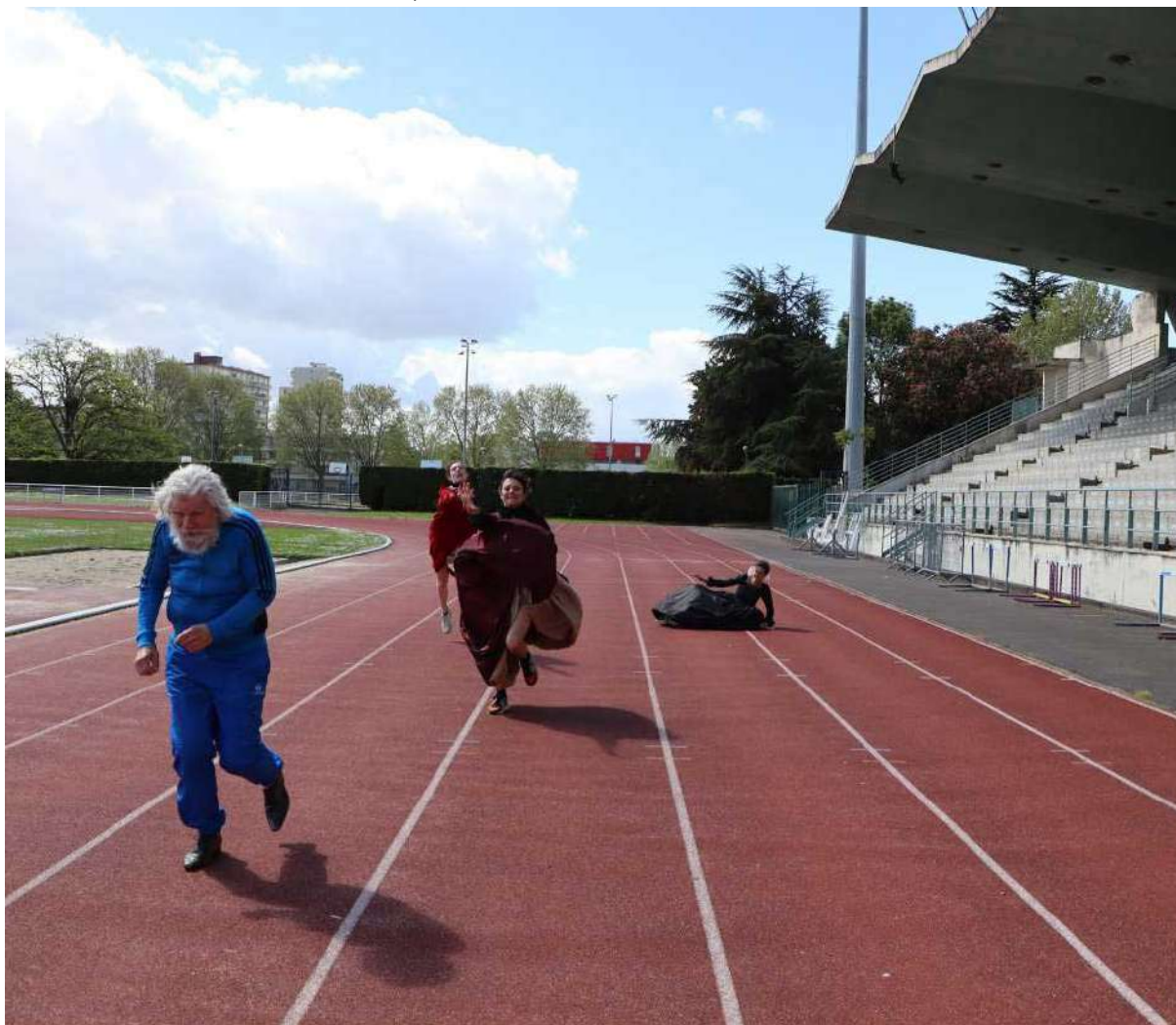
Théâtre Gérard Philippe

59 Bd Jules Guesde - 93200 Saint-Denis

01 48 13 70 00

Jusqu'au 4 février 2022

Du lundi au vendredi à 19h30, - samedi à 17h et dimanche à 15h30 - Relâche le mardi



Est-il exact que William Shakespeare a rédigé *le Roi Lear* pendant le confinement de la peste ? Peut-être pas. Mais ce qui est certain, c'est que ce *Roi Lear-ci*, revisité et placé dans un EPAHD, résonne cruellement avec notre époque et interpelle notre ingratitude et questionne notre manière de traiter nos vieux. Là, le drame shakespearien prend des accents tragicomiques grâce à une scénographie inventive où les vers de Musset se mêlent aux paroles de Joan Baez, passant du rire aux larmes, de l'énergie très nerveuse de Goneril (épatante Hélène Rencurel) au rythme ralenti des pensionnaires. Hypnotisés par la télévision, errant comme des fantômes sur la scène au milieu du désarroi des soignants, les vieux – interprétés par des comédiens amateurs – rendent palpable l'imminence de la mort. Le grandiose Roi Lear et son armée de chevaliers est un roi de Bretagne qui semble de pacotille avec son sac sur le dos, victime d'un syndrome éponyme de dégénérescence neuronale. Y a-t-il seulement quelqu'un pour écouter le vieux fou ? Et que peut le théâtre ? Cordélia, mariée dès le début de la pièce, se tient en retrait. De l'héritage tant convoité ne reste surtout que le fardeau de culpabilité. Et c'est sur des tableaux figés que s'achève un spectacle au propos parfois un peu confus, mais visuellement très riche et saisissant. Comme une image glaçante de la mort qui nous guette.

Frédéric Manzini 18 janvier 2022

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Théâtre - Critique

King Lear Syndrome, d'après Shakespeare, mise en scène Elsa Granat

Publié le 19 janvier 2022 - N° 295



©Simon Gosselin

Elsa Granat revisite Shakespeare avec une intelligence suraiguë et réalise un absolu chef-d'œuvre sur la vieillesse et le rapport que nous entretenons à la décrépitude, la déchéance et la mort. A voir absolument !

Bernadette Le Saché entre à jardin, bougie à la main, et dit le dialogue hilarant et poignant entre l'humanité et le théâtre. Tout est déjà sur scène ! Sa bouleversante traversée du plateau rappelle que le théâtre est indispensable à la vie : il l'éclaire et console de son absurdité. Tout le spectacle, imaginé par Elsa Granat et interprété par les prodigieux comédiens qu'elle réunit, défend et illustre cette évidence, avec une lucidité aussi cruelle qu'apaisante et une intelligence sidérante de la condition humaine et des affres de l'âge. Après ce prologue, vient le temps de la fête. Un vieil homme marie sa cadette : le promis est sympathique, le gazon verdoie et l'ambiance est euphorique. On est chez Lear, avant la crise, au temps de l'insouciance, sans savoir qu'on est heureux, puisque le malheur n'a pas encore frappé. Le père fait alors un AVC et se réveille en pleine confusion, sommant ses filles de lui dire combien elles l'aiment et entreprenant de partager son royaume à l'aune de ces déclarations. Le texte de 1608 affleure dans le dialogue : nous voilà chez Shakespeare, mais pas seulement... Régane et Goneril, parce qu'elles sont plus âgées et qu'elles ont compris qu'il ne faut pas contredire le malade, jouent le jeu. Cordélia refuse, sans doute parce qu'elle est encore une enfant, qui ne veut pas perdre son père et avec lui ses repères. L'intuition pertinente d'Elsa Granat explose alors comme une bombe et éclaire la pièce de Shakespeare d'une lumière nouvelle : Lear n'est pas un fou tyrannique, il est malade. Il va désormais falloir compter avec ses caprices, ses colères, ses jurons, ses silences, ses maladresses. Il va falloir admettre qu'il est déjà mort même s'il ne l'est pas tout à

fait. Il n'est plus Lear, même s'il croit l'être. Jusqu'à la fin, il va falloir tenir par la main ce roi redevenu enfant.

Tout ce que peut le théâtre

Le texte, savant tuilage de l'original et de celui qu'a écrit Elsa Granat, raconte alors comment Régane et Goneril refusent d'accueillir leur père chez elles, non pas à cause de ses compagnons d'arme gloutons, mais parce qu'il n'y a pas la place, dans les appartements et les vies modernes, pour héberger les vieux. Lear est donc placé en EHPAD. Toute la partie du spectacle qui se passe dans cet établissement est absolument géniale ! Les comédiens y interprètent leur partition avec une vérité impressionnante, dans laquelle se reconnaîtront tous les spectateurs qui savent la tristesse, la mauvaise conscience, l'inquiétude et les fugaces moments de joie sereine qu'on connaît en visitant les pensionnaires des maisons de retraite. La puissance cathartique est à son comble. Le théâtre atténue le chagrin de devoir mourir et la peine de devoir vivre. Rares sont les spectacles qui y parviennent avec autant d'efficacité : le travail d'Elsa Granat et des siens est exemplaire. Mais s'il l'est sur le fond, il l'est tout autant dans la forme. Laurent Huon, Bernadette Le Saché, Lucas Bonnifait, Antony Cochin, Elsa Granat, Clara Guipont, Edith Proust et Hélène Rencurel, dont les talents conjugués laissent pantois, sont entourés par des amateurs, qui offrent aux pensionnaires de l'EHPAD et aux membres de la cour du vieux Lear la grâce des corps vieillissants, ignorés sur scène et cachés dans la vie. Autre force de ce spectacle : s'il peint la psychologie des protagonistes avec un réalisme décapant, il réussit aussi brillamment à interroger ce que notre époque fait de la vieillesse en la médicalisant, ce qu'elle impose aux soignants qui s'en occupent et ce qu'elle perd en parquant la folie de ces esprits morts aux corps scandaleusement vivants. À rebours de trop nombreux spectacles qui infantilisent la réflexion politique en la noyant dans la niaiserie intimiste, Elsa Granat parvient à universaliser la fable et à montrer, avec une générosité, une sagacité, une subtilité et une élégance rares, ce que notre société fait des plus anciens de ses membres. **Une exceptionnelle réussite !**

Catherine Robert

Le Club de Mediapart

BILLET DE BLOG 21 JANV. 2022

Elsa Granat fait entrer Lear en EHPAD

Avec une lettre de recommandation signée Shakespeare, Elsa Granat part librement du « Roi Lear » pour écrire et mettre en scène « King Lear Syndrome », une pièce sur le grand âge qui pète le feu.



Scène de "King Lear Syndrome" © Simon Gosselin

Lorsqu'elle a créé et joué (avec d'autres) sa précédente pièce *Le massacre du printemps* (lire [ici](#)), Elsa Granat était enceinte. Elle évoquait ses parents qu'elle venait de perdre l'un et l'autre d'un cancer. Eux sont partis sans connaître l'enfant qui allait naître et Elsa Granat ne verrait pas, elle, vieillir ses parents. Il y avait là comme un manque et une perte que viennent aujourd'hui compenser et renverser en simulacre, une fiction, celle de sa nouvelle pièce *King Lear syndrome ou les mal élevés*. On y retrouve Antony Cochin, Clara Guipont, Edith Proust et Hélène Rencurel qui étaient déjà dans la distribution du précédent spectacle. C'est la première fois que la metteuse en scène, autrice et actrice Elsa Granat travaille à partir d'un texte classique, *Le roi Lear* de Shakespeare, mais c'est pour mieux le détourner. « *C'est un jardin dans lequel je vais biner* » dit-elle.

Ce qui l'intéresse d'abord c'est la vieillesse. Celle de Lear (impressionnant Laurent Huon) mais aussi celle de Gloucester devenu madame Gloucester (Bernadette Le Saché, phénoménale). Des personnages meurtris par la vie et au bord de la lassitude. Un acteur et une actrice qui ont une longue carrière derrière eux. Tous plus près de la fin que du commencement. Et ce qu'ils laissent derrière eux : leurs enfants, les rôles qu'ils ont joué. Laurent Huon arpente les scènes depuis bientôt un demi-siècle. Bernadette Le Saché qui a joué sur toutes les grandes scènes de Paris et d'ailleurs. C'est elle qui ouvre le bal en se souvenant du début de *la Mouette* de Tchekhov, ce ce théâtre précaire au bord du lac. Autant elle est fluette, autant il est massif. Le fou de Shakespeare disparaît mais la folie est partout. Dans ce père qui ne reconnaît pas la plus jeune de ses filles (Cordélia) puis fait un AVC au mariage de cette dernière avec le roi de France (Lucas

Bonifait, l'un des fondateurs de la Loge, aujourd'hui directeur du Théâtre 13), dans Gloucester qui confond ses deux fils et nous rejoue la scène fameuse de la falaise. Après l'AVC et diverses incartades, de leur père, Goneril et Regane, ses filles aînées,, décident e mettre Lear en maison de retraite, un EHPAD où un neurologue diagnostique chez le vieil homme un KLS (King Lear Syndrome).

Dés lors le spectacle bascule dans cet univers renforcé par la présence en scène d'une poignée de comédiens amateurs très âgés dont on peut penser que certains vivent effectivement dans une maison de retraite. Leur présence créant ainsi un trouble, un tremblement qui fortifie le spectacle sans que ce dernier ne tombe jamais dans le voyeurisme ou la caricature. Au contraire, il y acquiert un surcroît de vitalité. Tous se retrouvent devant la télé à l'heure des jeux et plus tard, lors d'une d'une soirée festive en costumes d'époque avec des ballons, on les voit retomber avec joie en enfance.

Survient l'inéluctable : Lear, à bout de forces, se meurt entouré des siens et du personnel médical de l'établissement. Mais il revient saluer avec ses camarades et les vieux comédiens amateurs, tous parés de costumes d'autrefois. Le théâtre est, lui, increvable et Elsa Granat sait le maintenir en équilibre au dessus des gouffres.

King Lear Syndrome ou les mal élevés, Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, jusqu'au 4 février. Puis les 23 et 24 mars à Limoges au Théâtre de l'Union, les 29 et 20 mars aux Ilets CDN de Montluçon et le 8 avril au Théâtre des sources de Fontenay-aux-roses

Elsa Granat tient tête à la mort avec son Roi Lear



photo Simon Gosselin

Après *Le Massacre du printemps* qui empoignait avec une vitalité revigorante la maladie, la fin de vie et le hiatus vertigineux entre patients, aidants et soignants, Elsa Granat poursuit son exploration théâtrale du côté de la vieillesse, de la démence et de la mort avec une version bouleversante et revitalisante du *Roi Lear*.

Une pelouse synthétique recouvre le plateau. Inerte et sans vie, tondu ras, ce gazon ne poussera pas, la nature ne reprendra pas ses droits sous les talons tranchants d'une famille au bord de l'implosion. Mais la nature humaine, imprévisible, violente, tendre et bestiale, capable du pire comme du meilleur, oui. Comme dans [Le Massacre du Printemps](#), précédente création d'Elsa Granat et de la compagnie Tout Un Ciel, c'est un jardin « civilisé », avec fausses fleurs en pot et chaises empilables qui fait office de décor fleurant bon l'artifice. Bienvenue dans la civilisation du plastique et des mariages en kit.

Ce tapis de verdure qui n'a d'odeur que celle des pieds qui le foulent laissera place dans la seconde partie à la moquette terne et impersonnelle d'un EPAHD, à ses chaises copie conforme, sa machine à café muette, tout un environnement propre, au mobilier homologué et bien intentionné, aux normes d'accessibilité et de sécurité. En un mot, pratique. Mais tellement inesthétique, laid à pleurer, dépourvu d'âme, désespérant de vacuité. Même les ballons multicolores et les chapeaux pointus sortis pour l'anniversaire d'une résidente échouent à mettre du baume au cœur à ses habitants. Mais quelle comédie se joue-t-on entre ses murs ? La prise en charge des personnes âgées dépendantes. Ces EHPAD où l'on

parque les vieux, passé un certain seuil. Un de ces établissements où s'arrime notre "Roi Lear", épave rejetée par le monde des biens portants, des forces vives, des jeunes actifs. Comment en est-on arrivé là ? A faire de la mort un tel repoussoir. A être aussi peu capable de l'intégrer pleinement à ce qui constitue l'expérience de vivre.

Lear a trois filles, devenues femmes. Le jour du mariage de sa cadette, il fait un malaise et quand il retrouve ses esprits, perd la raison dans le même mouvement. Point de non-retour. Début d'une lente dégénérescence, la mort en ligne de mire. C'est tout l'équilibre de la famille qui bascule face à la fiction dans laquelle semble tomber ce vieil homme. Ce père à peine remis de son évanouissement décide instamment de partager son royaume entre ses filles, mu par une urgence de legs que lui seul connaît. Le pressentiment de sa mort imminente ? Stupeur générale. Quel est ce royaume dont il serait le roi déchu ? Quelle est cette langue toute neuve ou plutôt datée dans laquelle il s'exprime subitement ?

Ce qui est délectable dans l'écriture d'Elsa Granat, c'est qu'elle laisse toujours les portes du sens grandes ouvertes, n'impose rien, propose des pistes, se méfie des vérités toutes faites. Elle explore, armée de son intuition et de sa propre histoire, elle questionne dans le feu de l'action et le concret du plateau, elle met en commun avec ses interprètes les réflexions qui l'animent, ses révoltes intimes, son observation lucide du monde qui l'entoure, son goût de la franchise et du parler vrai. Si sa langue tourne autour de son sujet, c'est pour mieux l'envisager sous différents angles, soulever au fur et à mesure ses couches, pas pour tourner autour du pot.

L'histoire du Roi Lear, on la connaît, le point de départ du moins. Et il n'est pas question ici d'adapter la pièce à la lettre ni de la dépoussiérer, formule quelque peu galvaudée – Shakespeare ne prend pas la poussière – mais il s'agit bien de harponner les motifs à l'œuvre dans cette pièce-monument du répertoire théâtral classique et de les frictionner aux thématiques qui portent et importent à la metteuse en scène. **Epaulée par sa fidèle dramaturge Laure Grisinger, elle confronte la langue élisabéthaine avec nos parlures d'aujourd'hui mais pas seulement, elle entrechoque dans une temporalité unifiée, celle du plateau, les liens d'amour, de sang, les modus vivendi propres à chaque époque.** Ce faisant, elle entre dans la fissure, la zone de béance, de déliaison, d'incommunicabilité, d'incompréhension, entre les civilisations, les générations, les langues, et déterre les enjeux de filiation, que ce soit au niveau de la cellule familiale mais aussi de l'héritage théâtral.

Le théâtre d'Elsa Granat soulève le gazon et gratte la terre, il est chargé de colère et nourri d'empathie, il traque le grotesque et le tragique en même temps, va chercher la nature humaine par la peau du cou pour qu'elle, au moins elle, reprenne ses droits dans ce vaste méli-mélo de faux-semblants, ce trompe-l'œil et trompe la mort que constituent nos établissements spécialisés où s'enterrent avant l'heure ceux que l'on désigne par des périphrases, les seniors, le 3ème âge.

Le théâtre d'Elsa Granat est révolté, plein de rage et de désespoir. Mais il bataille, il brûle, il festoie et brille, plein de panache et d'éclat, il dessille nos regards, nous force à voir la réalité en face sans jamais être donneur de leçons, il n'est pas réaliste mais s'empare de nos vies, de ce bain dans lequel nous barbotons en essayant à tout prix de ne pas nous noyer, ce bain qu'on appelle société, ce hors champs permanent qui ne se montre pas toujours à visage découvert mais impacte nos institutions, notre fonctionnement global et individuel, s'immisce jusque dans nos liens, ce système dans lequel on s'asphyxie et qu'on nomme capitalisme et qui parvient, si on n'y prend gare, à nous confondre dans notre humanité même. Incarné avec fougue et unité par une distribution époustouflante qui intègre dans sa matrice cinq interprètes amateurs, ce spectacle désobéissant et mal élevé, éructe et tempête, chante, danse, délire, s'apaise. Et opère comme un rite chamanique cathartique. Par les rires et les larmes qu'il nous tire, par le remue-ménage qu'il génère, on en sort comme lavé, le regard renouvelé, l'énergie revitalisée. Peut-être un effet collatéral du EGS (le "Elsa Granat Syndrome") ? Libérateur et réconciliant, tout simplement.



Le TGP Saint-Denis met actuellement à l'honneur une pièce d'Elsa Granat, *King Lear Syndrome ou les mal élevés*. Cette pièce adaptée du *Roi Lear* de Shakespeare s'attache davantage au mythe qu'à la littéralité même du texte. L'écriture fouillée d'Elsa Granat verse son œuvre dans une contemporanéité glaçante, transposant l'histoire du roi Lear à notre époque.

Elsa Granat a métamorphosé *le roi Lear* en mélangeant les accents de la vie moderne au sublime texte de Shakespeare. Elle nous montre, une fois de plus, l'extraordinaire modernité du *roi Lear* par-delà les siècles. En orchestrant ce savant dosage entre le texte originel et la dramaturgie moderne, elle a su tirer profit de ce mythe devenu intemporel.

Le roi Lear, sentant la mort roder, souhaite diviser son royaume entre ses filles Goneril, Regane et Cordélia. La plus large part du royaume sera offerte à celle qui démontrera le mieux son amour paternel. Goneril et Regane usent de flagornerie afin d'être mieux servi. Cordélia, la cadette, fait montre de sincérité et de sobriété. Lear piqué dans son amour-propre déshérite Cordélia.

Le TGP Saint-Denis met actuellement à l'honneur une pièce d'Elsa Granat, *King Lear Syndrome ou les mal élevés*. Cette pièce adaptée du *Roi Lear* de Shakespeare s'attache davantage au mythe qu'à la littéralité même du texte. L'écriture fouillée d'Elsa Granat verse son œuvre dans une contemporanéité glaçante, transposant l'histoire du roi Lear à notre époque.

Elsa Granat a métamorphosé *le roi Lear* en mélangeant les accents de la vie moderne au sublime texte de Shakespeare. Elle nous montre, une fois de plus, l'extraordinaire modernité du *roi Lear* par-delà les siècles. En orchestrant ce savant dosage entre le texte originel et la dramaturgie moderne, elle a su tirer profit de ce mythe devenu intemporel.

Le roi Lear, sentant la mort roder, souhaite diviser son royaume entre ses filles Goneril, Regane et Cordélia. La plus large part du royaume sera offerte à celle qui démontrera le mieux son amour paternel. Goneril et Regane usent de flagornerie afin d'être mieux servi. Cordélia, la cadette, fait montre de sincérité et de sobriété. Lear piqué dans son amour-propre déshérite Cordélia.



La transposition lumineuse de Elsa Granat présente un vieil homme récemment frappé par un AVC et souffrant de dégénérescence sénile. Ayant partagé ses biens avec ses filles, il erre désormais diminué dans leur sillage. Cette situation compliquée et difficile poussent les deux ainées à placer leur père dans un EHPAD. Se prenant pour *King Lear*, il affecte son entourage par une santé mentale chancelante. Elsa Granat appose un réalisme effrayant sur la situation des personnes âgées dans les EHPAD où la dignité est souvent mise à mal malgré la bonne volonté des personnels de ces établissements. Manque de moyens ou mauvaise formation, ces personnels, pas toujours adaptés, font ce qu'ils peuvent. Passant au crible la fin de vie de ces résidents, Elsa Granat nous livre un réquisitoire incisif sur ces établissements. Les anciens n'ont plus de place dans notre société totalement déshumanisée. Quelque peu marginalisés, ils vivent une décrépitude physique et mentale malgré les visites trop brèves de leurs proches.

Au-delà de cet état des lieux où la fin de vie apparaît comme un phénomène complexe à appréhender par notre société, le syndrome du King Lear, présente la douleur des familles à placer leur proche, devenu vulnérable, dans un tel établissement. Si la vie moderne ne permet plus guère de s'occuper de nos proches comme par le passé, les enfants demeurent tenaillés par la culpabilité qui les ronge en permanence.

Entre farce et fiction, Lear ne veut pas mourir donnant foi à cette devise que la vie se doit d'être la plus forte. La mise en scène enlevée d'Elsa Granat ponctue, à bon escient, certaines scènes par des chansons pop où Neil Young ou encore Deep Purple nourrissent avec bonheur le propos du spectacle. **Si cette farce peut paraître grinçante, il n'en demeure pas moins qu'elle offre un plaidoyer empreint d'une humanité débordante et d'un amour inconditionnel pour son prochain.**

Laurent Schteiner

Art-scène, Théâtre

King Lear Syndrome ou les Mals élevés – Elsa Granat – Théâtre Gérard Philipe

Sébastien Mounié 25 janvier 2022



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

King Lear Syndrome ou les Mal élevés

D'APRÈS *LE ROI LEAR* DE William Shakespeare
ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE Elsa Granat



Du 19 Janvier au 4 février 2022

Quand théâtre et humanité se rejoignent... Formidable !

Très rapidement le spectateur comprend que la mise en scène se jouera des codes théâtraux et de la juxtaposition des temporalités entre un passé élisabéthain, shakespearien, et notre contemporanéité. Le plateau s'ouvre sur un monologue à la bougie interprété par une personne âgée racontant la rencontre en le théâtre et l'humanité avec quelques anachronismes assumés qui font sourire le spectateur. Puis c'est au tour du futur King Lear d'assister à son propre enterrement. De quoi piquer la curiosité du spectateur.

L'intrigue principale est relativement réduite. Un père bascule subitement dans une maladie mentale, le King Lear Syndrome, le jour du mariage d'une de ses trois filles. Comme Lear, il a des bouffées délirantes mégalomanes, comme dans l'intrigue de Lear, il est question d'héritage et de relations familiales. C'est à peu près tout. Et pourtant la pièce dure pas loin de trois heures, et pourtant on ne voit pas le temps passé et pourtant on se réjouit d'une mise en scène pleine de vie et d'audace qui sait se jouer des correspondances entre le texte classique et les langages de notre temps.

King Lear Syndrome est une adaptation explosive et bien vivante d'une partie de la pièce de Shakespeare. L'écriture, la mise en scène jouent avec la multiplicité des genres, les mises en abîmes théâtrales, les anachronismes. Une hybridation de textes classiques et contemporains pour aborder frontalement la problématique sociale de la vieillesse, « toute cette expérience mise sous silence »... dans des Ehpad.

L'interprétation de Bernadette Le Saché, organisatrice de mariage puis pensionnaire âgée de l'Ehpad, ainsi que celle de Laurent Huon dans le King Lear, apportent incontestablement une couleur magnifique à la représentation par l'énergie qu'ils déploient, par la dignité et l'intelligence de jeu qu'ils imposent sur la plateau par leur présence. Une maturité de jeu en contrepoint de la fougue déployée par les trois filles de Lear interprétées par Hélène Rencurel, Edith Proust, et la metteuse en scène Elsa Granat.

Les Mal élevés sont ces personnages explosifs prêts à tout pour obtenir ce qu'ils veulent et s'autoréaliser au détriment du père. Il y a de la fureur. Et puis il y a des tableaux, des instants visuels très réussis – la mort de Lear dans son lit d'hôpital entouré de personnages en costumes élisabéthains est de toute beauté – des ambiances qui en imposent, étayés par une musique qui transporte le spectateur dans du contemplatif ou à l'inverse qui viennent le percuter pour le réveiller à l'aide d'un concert de rock très punk, joué en live, comme pour mieux railler la médiocrité ambiante.

King Lear Syndrome ou les Mal élevés est un spectacle inattendu. Plein de vitalité. De théâtralité. Et d'humanité. A voir.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

King Lear fait le show en EHPAD

— loieldolivier.fr/2022/01/king-lear-fait-le-show-en-ehpad

26 janvier 2022

En enchevêtrant l'œuvre de Shakespeare aux maux d'aujourd'hui, Elsa Granat signe un spectacle baroque autant que burlesque, une œuvre dense, foutraque, un brin déconcertante, qui en dit tant sur les temps présents, notre incapacité à évoquer la fin de vie, à la rendre digne. Une satire lucide, folle noire de notre société qui, toujours plus empressée, fait passer le capitalisme avant l'humain.

Trois sœurs, très différentes – une working girl (explosive **Hélène Rencurel**), une mère débordée (détonante **Elsa Granat**) et une cadette rêveuse (lumineuse **Édith Proust**) – sont réunies pour le mariage de la plus jeune, la plus sensible. Chacune à sa vie, chacune fait de son mieux pour vivre dans un monde qui va à vau l'eau, dans une société qui les presse. Pour ce jour particulier, elles sont réunies autour du patriarche (extraordinaire **Laurent Huon**).

Les premiers signes de neuro-dégénérescence



La fête bat son plein. Les invités chantent, dansent. Tout va pour le mieux. D'un rôle, d'un geste violent, le père change de visage. Il exige de ses filles, la plus parfaite dévotion. Pour hériter, elles n'ont d'autres choix que de lui prouver leur amour inconditionnel. Les deux ainées s'exécutent sans broncher, plongeant dans des déférences grimacées, exagérées. La plus jeune, mutique, ne peut se résoudre à dire autre chose que la vérité. Bien sûr, elle a de la tendresse pour ce paternel, mais l'aime d'un amour simple, pur, filial, pas plus, pas moins. Le drame est en marche. Se prenant pour le Roi Lear, le vieil homme perd pieds, devient ingérable, tyrannique. Incapables de s'en occuper au quotidien, Goneril et Régane, noms fictionnels des premières nées du seigneur de Bretagne dans la tragédie familiale de Shakespeare, n'ont d'autre choix que de le placer en EHPAD.

De Shakespeare à aujourd'hui

Avec beaucoup d'ingéniosité, d'habileté, **Elsa Granat** s'empare de l'une des plus célèbres pièces du dramaturge anglais, la transpose en maison de retraite et signe une œuvre noire symptomatique des temps présents. Après avoir évoqué dans *Massacre du printemps*, la mort de ses parents, des suites de cancers, l'autrice et metteuse en scène questionne notre société sur la manière qu'elle a géré la grande vieillesse, les maladies dégénératives du grand âge. Dans un monde capitaliste, où le temps est accéléré,

comment prendre le temps de s'occuper de nos aïeux, de leur offrir une fin de vie digne, humaine, entourés de l'amour, de la tendresse qu'ils nous ont prodigué quand nous étions enfants ?

Tragicomédie contemporaine

Creusant jusqu'à l'os *le Roi Lear*, le dépouillant de ses oripeaux de vieillard indigne, pour n'en garder que le strict nécessaire, la substantifique moelle, **Elsa Granat** ne cherche pas tant à ancrer la pièce classique dans une contemporanéité de façade, mais bien d'en réinventer les contours, lui donner une dimension actuelle, la confronter avec le monde d'aujourd'hui, ses maux, ses folies, ses incompréhensions, ses irréconciliables contradictions.



Puisant dans les artifices du burlesque, du foutraque pour dire la tristesse, l'impossibilité d'affronter la mort à venir de nos parents, l'inquiétude de la perte imminente, la mauvaise conscience de ne pas faire ce qu'il faut, de ne pas pouvoir donner plus, la metteuse en scène tire la tragédie vers la farce, seule façon de faire entendre l'insupportable vérité, nos sociétés contemporaines, nos vies modernes, ont rongé peu à peu l'espace dévolu aux vieux, aux liens intergénérationnels, tout simplement à l'humain.

Troublante Catharsis

Porté par des comédiens vibrants habités – **Laurent Huon** et **Bernadette Le Saché**, doyens de la troupe, en tête -, *King Lear Syndrome ou les Mal élevés* est un portrait lucide du monde d'aujourd'hui. Tour à tour épurée, hystérisante, troublante de vérité sur la dégradation du système de santé, la mise en scène d'**Elsa Granat** sonne juste, frappe là où cela fait mal. Si le texte mérite quelques coupes, quelques resserrements pour en dynamiser le rythme, éviter quelques trous d'air, la fable décapante, shakespearienne, est bien là, crue, brute, saisissante. Du beau théâtre, comme on l'aime, artisanal et vital !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

King Lear Syndrome ou les Mal élevés d'après Le Roi Lear de William Shakespeare
Écriture d'Elsa Granat

Théâtre Gérard Philippe – CDN de Saint-Denis

9, boulevard Jules-Guesde

93 207 Saint-Denis Cedex

Jusqu'au 4 février 2022

durée 3h15 avec entracte

Tournée

Les 23 et 24 Mars 2022, Théâtre des Îlets, centre dramatique national, Montluçon

Les 29 et 30 mars 2022, Théâtre de l'Union, centre dramatique national, Limousin

Le 8 avril 2022, Théâtre des Sources, Fontenay-aux-Roses

*Mise en scène d'Elsa Granat assistée de Jeanne Bred
Avec Lucas Bonnifait, Antony Cochin, Elsa Granat, Clara Guipont, Laurent Huon,
Bernadette Le Saché, Édith Proust, Hélène Rencurel
ET cinq interprètes amateurs
Dramaturgie de Laure Grisinger
Scénographie de Suzanne Barbaud
Lumière de Lila Meynard
Son de John M. Warts
Recherche musicale d'Antony Cochin, Elsa Granat
Costumes de Marion Moinet
Régie générale de Quentin Maudet*

Crédit photos © Simon Gosselin

©2019 Tous droits réservés
Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Administration - Jean-Marc Eskenazi



Publié le 26/01/2022 par Catherine Correze

Le début est gai et drôle, un couple organise et prépare son mariage, c'est un beau bazar, l'organisatrice du mariage est un peu perchée, tout le monde s'agite. Mais le jour du mariage, le père de la mariée fait un épisode de délire, il parle de royaume et d'héritage et demande à ses trois filles de lui montrer comme elles l'aiment. Un peu perdues et déstabilisées devant son agitation, les deux aînées s'exécutent mais la dernière reste sincère et prend le courroux de son père. Doux mélange des vers de Shakespeare et de prose contemporain. C'est la confusion qui rend l'effet dramatique, la peur dans la réaction des filles face à cette figure paternel qui vacille.

On assiste avec tendresse à la confusion du père, de plus en plus éloigné de la réalité à mesure qu'il s'enfonce dans la maladie. L'homme dans sa vieillesse est amené à perdre le contrôle de sa lucidité. Que sommes-nous face à la maladie d'un proche, quelle réaction auront nous ?

Est-on prêt à supporter la dégradation de nos propres parents ? Même si l'on sait que c'est inéluctable est-on suffisamment armé ? Quelles sont les fissures que cette responsabilité provoque en nous et les brouilles qu'elle amène au sein de la fratrie ?

La pièce ausculte les rapports filiaux et se moque sans complaisance des trois sœurs face à la dégénérescence de leur père.

Les émotions explosent, les rancœurs, les petites resurgissent, la folie est partout. La pièce part dans tous les sens tout en gardant une grande cohérence.

Ce qui est beau dans la pièce c'est cette fragilité, cette vulnérabilité des personnages qui restent malgré tous beaux et dignes. Rien n'est médiocre ni bas, s'ils sont parfois horribles et violents ils restent toujours héroïques. Les comédiens sont généreux et d'une grande justesse et la mise en scène vivante et libre.

Elsa Granat continue ses explorations sur l'identité et nous propose sa vision de l'être humain en fin de vie. Le résultat est une fable grandiose et bouleversante, un spectacle généreux et terriblement humain.

« King Lear Syndrome ou les Mal élevés »

Perte du père ou de repères ?



20 janvier 2022

Fin de vie, rapport à nos vieux, dislocation sociale ou psychique autant de thèmes qu'aborde la pièce tout en restant dans l'énergie de la vie et dans la vitalité du théâtre. Elsa Granat dramaturge reconnue, « metteuse au plateau » comme elle aime se définir et comédienne talentueuse s'y emploie avec intelligence en recherchant dans l'anachronie apparente entre Shakespeare et notre époque une synchronie plus profonde. La proposition est osée mais tellement forte, et belle ! Elle traduit une nécessité exprimée dans le prologue de la pièce : une *servante*¹ incarnée fait parler le plateau vide et sombre d'une voix atemporelle qui dit les rapports anciens, essentiels et compliqués entre humanité et théâtre... Mais le théâtre n'est-il pas l'art de faire exister en corps, actes et paroles nos drames, comédies ou tragédies ? Elsa Granat sait qu'il faut encore et toujours le tenter.

Une famille constituée d'un vieux père et de ses trois filles est dans l'excitation des préparatifs de mariage de la plus jeune. Le père perd sa petite dernière qui le quitte *pour un autre homme*. La fête signerait-elle sa défaite ? Il en meurt presque puisqu'il fait un AVC. Dans son coma, un souffle de vie fou et si humain a dû le réanimer, souffle-esprit shakespearien – *Respire ou rien !* Au réveil, il évoque un royaume qu'il sait devoir perdre bientôt et pense à son héritage, tiraillé par une question : laquelle de ses trois filles l'aime le plus ? Ajoutée au délire de monarque anglo-saxon, elle confirme le diagnostic qui sera posé : le paternel est atteint du K.L.S., le King Lear Syndrome. Il *dés-Lear*... Délire de toute-puissance qui ne peut être celui d'un roi souverain : ils sont sortis de notre histoire. Serait-il celui du patriarcat ou du capitalisme ? Possible et révélateur... Un délire imprévisible, aléatoire, comme *tiré aux dés* et auquel l'entourage doit s'adapter. Ce délire est aussi un *dé-lier*, une déliaison familiale due au départ de la benjamine et une désocialisation par la vieillesse : « rampons vers la mort ! » répète-t-il lucide et pathétique. Du coup, le syndrome peut s'entendre en *syn-drame*, maladie vécue *ensemble*. C'est bien connu, quand un fou divague, le seul moyen de parvenir à l'influencer est d'entrer dans son délire. L'entourage devient vite celui d'un EPHAD où les filles aînées rendent des visites intéressées au père qui ne reconnaît plus la dernière. La synchronie fait son effet au cœur du syndrome et tout l'EPHAD se métamorphose en théâtre élisabéthain. Magie des costumes,

des éclairages, de quelques accessoires et du jeu des corps. Le théâtre peut se permettre d'être plus fou que la folie, car il sait qu'il n'est pas fou mais vrai ! Elsa Granat assistée de Suzanne Barbaud à la dramaturgie, la scénographe Laure Grisinger, les acteurs et les figurants nous en font une grandiose démonstration qui nous atteint et réjouit tant que nous en venons à désirer nous en servir pour enchanter notre quotidien et, pourquoi pas, le transformer... Pourquoi demeurer si dociles ?

Télescopage des signes entre fiction et pathologie. Collision des espaces entre scène théâtrale et théâtralité de l'existence, la fin de règne devient fin de vie en maison de retraite, destitution en institution – on connaît. La vanité de la toute-puissance s'effondre en diagnostic de psychogériatrie et, retournement, la maladie acceptée ouvre à une autre santé ! Le spectacle s'emballe et les failles temporelles ou mentales dispersent les repères, en bien et en mal. Angoisse de la perte du Père, lui-même en perdition. Un sursaut viendra-t-il ? La pièce porte en sous-titre « Les mal élevés ». Les trois sœurs auraient-elles été *mal élevées* ? Sans mère et donc par un *mâle* élevées... Il leur manque le tiers de l'ancrage à la vie, transmission par le corps : nourriture-amour-soin. Les aînées sont corrompues par l'argent, fausse valeur ; la benjamine est romantique, valorisation imaginaire. Seule sa maternité sauvera Cordélia en lui ouvrant la voie de la reconnaissance... Le père, lui, est déjà *élevé*, trône royal ou patriarcal, mais *mal* car son trop grand pouvoir l'expose au KLS, à choir, déchoir dans un mouvoir...

Le drame se noue peut-être dans ce hiatus : que devenons-nous si les anciens se transforment en épaves et la descendance en rapaces et proies ? Mille raisons d'abolir le patriarcat et le capitalisme, mais *quid* de « la loi du père » ? Bébé jeté avec l'eau du bain ? Il faut entendre ce concept psychanalytique dans sa dimension anthropologique : *Loi* ou *Nom du père*, mais aussi *Non* du père. L'acte de civilisation, au sens où il nous élève de l'animalité qui est notre origine récurrente à l'humain qui est notre devenir incertain, est d'abord un acte symbolique ou de parole. Un acte de discours porté traditionnellement par le père biologique mais pas nécessairement. Il suffit qu'une parole faisant autorité (sans tyrannie) inscrive le petit d'humain dans une filiation par un discours qui le fasse renoncer à l'immédiateté (incestueuse ou agressive) du désir en orientant celui-ci vers l'*Autre*, désir dévié vers un ailleurs qui le construit et l'augmente, qui l'édifie dans des valeurs de vie (biologique et sociale). Ceci fait écho à la double et géniale fin de la pièce : le père Lear va-t-il partir sans parler au fils de Cordélia ? Pourra-t-il, avant *sa* fin, lui parler non comme un délirant mais comme un père grand-père ? Moment final sublime où l'inventivité théâtrale n'a d'égale que le talent des acteurs.

Lucas Bonnifait, Antony Cochin, Elsa Granat, Clara Guipont, Laurent Huon, Bernadette Le Saché, Édith Proust, Hélène Rencurel et cinq interprètes amateurs sont tous dans une énergie qui fait flamber le plateau et irradie la salle, force théâtrale autant que vitale. N'oublions pas Lila Meynard pour la lumière, John M. Warts pour le son. Marion Moinet signe les costumes, de ville et de théâtre.

Ce merveilleux spectacle de la Compagnie au nom si juste de *Tout un ciel – Fictions collectives* est une œuvre si collective que nous, spectateurs et au-delà, y avons notre part. Il ne fait pas que nous concerner, nous sommes pris dans ses jeux et enjeux, il convoque un *Je-Nous* dont l'articulation peut parfois souffrir mais qu'il faut soigner sans relâche, panser et repenser, sous peine de ne pas pouvoir avancer sur le chemin de l'humain.

Jean-Pierre Haddad

Au Théâtre Gérard Philippe, CDN de Saint-Denis, 59, boulevard Jules Guesde.

Du 19 janvier au 4 février 2022 Du lundi au vendredi à 19h30, samedi à 17h et dimanche à 15h30, relâche le mardi. Réservation au 01 48 13 70 00 ou <https://tgp.theatregerardphilipe.com/>

1Lampe restant allumée lorsque le plateau est déserté entre deux représentations, faisant ainsi que jamais la scène ne soit dans le noir...

«King Lear Syndrome » : le théâtre des âmes en peine

Marie-Valentine Chaudon le 28/01/2022 à 18:40

Au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, Elsa Granat s'empare de la figure du Roi Lear pour évoquer le grand âge et la dépendance. Un spectacle profond sur le crépuscule de la vie.



King Lear Syndrome ou Les mal élevés d'Elsa Granat d'après Shakespeare, est joué jusqu'au 4 février au théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis. / SIMON GOSSELIN

« Ce matin, je suis allée voir si notre théâtre était toujours debout... » Une voix caverneuse s'élève d'une silhouette courbée sur la flamme vacillante d'une bougie, seule lueur d'un plateau plongé dans l'obscurité. Le [théâtre](#) : ce vieux fou dont les affabulations les plus extravagantes dessinent souvent le reflet le plus implacable de la réalité. Par ce préambule aux allures de cérémonie secrète, l'autrice et metteuse en scène Elsa Granat nous invite à rendre visite à cet aïeul millénaire, à tendre l'oreille à ce qu'il susurre, inlassablement depuis des millénaires, sous le vernis du divertissement.

Le jour du mariage de sa fille cadette, un homme est victime d'un accident vasculaire cérébral. Lorsqu'il reprend conscience, usant soudain d'un phrasé à l'élégance élisabéthaine, il évoque un royaume à partager et assure qu'il en offrira le plus vaste morceau à celle de ses trois filles qui lui témoignera l'amour le plus profond. Le diagnostic tombe : atteint d'une maladie à corps de Lewy, il a développé un KLS, « King Lear Syndrome », qui le plonge dans la plus grande dépendance, et ses enfants doivent se résoudre à le placer dans un [Ehpad](#).

Une lumière malgré la peine

Entremêlant brillamment sa propre écriture aux extraits de la pièce de Shakespeare, Elsa Granat précipite le public au cœur d'une pérégrination ontologique d'une acuité bouleversante. Le décor tristement réaliste d'une salle commune d'Ehpad devient une lande hostile où l'orage qui ébranle le cerveau de Lear n'a rien à envier aux intempéries que le personnage essuie sous la plume de Shakespeare.

Son compagnon d'infortune, Gloucester, ici une dame à la démence galopante, ne saura jamais que son fils bien-aimé Edgar l'aura accompagné jusqu'à son dernier souffle. Il fallait de l'audace pour expédier le Roi

Lear en maison de retraite, et Elsa Granat vise juste tant ces limbes semblent concentrer les ressorts de la tragédie : le vertige de la sénilité, le désarroi ourlé de culpabilité des familles et le malaise du personnel de ces établissements.

[Eternel Shakespeare](#)

La scénographie épouse la bascule de Lear, des couleurs du monde extérieur et actif au gris neutre du temps suspendu des murs de l'institution où bouillonne une distribution à l'énergie explosive. Bernadette Le Saché, énigmatique guide des premières minutes, opère une mue saisissante : irrésistible d'abord en organisatrice de mariage autoritaire, puis déchirante en Gloucester, l'amnésie en guise de cécité.

Laurent Huon est un Lear magnifique, nimbé de fragilité et de mystère. Clara Guipont, elle, incarne une soignante entre épuisement et empathie, aux côtés d'Antony Cochin, neurologue lunaire incapable de prononcer correctement le mot « *dégénérescence* ». Si les gorges se nouent souvent sur quelques montées de chagrin, elles se libèrent aussi dans de grands éclats de rire. Une lumière malgré la peine : le théâtre de la vie.

Marie-Valentine Chaudon

King Lear Syndrome ou Les mal élevés, *d'Elsa Granat d'après Shakespeare, jusqu'au 4 février au théâtre Gérard-Philippe à Saint-Denis. Puis les 22 et 23 mars au théâtre de l'Union-CDN du Limousin à Limoges, les 29 et 30 mars au théâtre des Ilets-CDN de Montluçon, le 8 avril au théâtre des sources à Fontenay-aux-Roses.*



King Lear Syndrome ou les Mal élevés, d'après Le Roi Lear de William Shakespeare, écriture et mise en scène d'Elsa Granat.



©Simon Gosselin

***King Lear Syndrome ou les Mal élevés*, d'après *Le Roi Lear* de **William Shakespeare**, écriture et mise en scène **Elsa Granat**.**

Un homme âgé marie sa fille. Le soir de la fête, il fait un AVC et, à son réveil, il parle étrangement de « royaume » et annonce qu'il veut « se délester de ses biens ». Il somme ses trois filles de lui dire combien elles l'aiment. Il devient peu à peu incohérent et emporté, délirant et dépendant. Le neurologue que les filles consultent leur annonce le diagnostic sans appel : il est atteint du K.L.S., le King Lear Syndrome. Syndrome de toute puissance, qui se manifeste chez les êtres âgés, comme un trait de caractère refoulé. Le père est placé en EHPAD, à l'instigation des deux aînées.

Pour l'auteure et metteuse en scène Elsa Granat, le spectacle « concerne la volonté, la force des soignants, la libération des vieux réifiés, le rapport contemporain au théâtre classique ».

Soit travailler sur la maladie, la fin de vie, la mort, à l'ombre de l'oeuvre du grand Shakespeare. *Le Roi Lear* (1608) raconte l'histoire d'un homme qui sent que sa mort est imminente mais ne sait comment le formuler, raison pour laquelle ses proches le voient faire n'importe quoi et tout risquer.

Elsa Granat et la dramaturge Laure Grisinger ont davantage travaillé sur le mythe et la relation houleuse et frustrée des parents et des enfants, en général, plus que sur la littéralité de la pièce.

Langue élisabéthaine shakespearienne, symptômes neurologiques et délire de propos incohérents entendus dans les EPHAD : le King Lear Syndrome se manifeste par des accès de colère, une violence contre les êtres chers et surtout par le fait que le roi ne reconnaît pas sa benjamine.

Les figures filiales féminines sont ici d'une rare antipathie, ouvertement fausses et menteuses, trivialement intéressées – des portraits particulièrement marqués de vulgarité et de mal-séance.

Hélène Rencurel interprète une Goneril qui se tient mal – d'où *Les Mal élevés* du titre -, parlant trop et trop fort, criant et glapissant, dessinant des gestes extravertis, un chewing-gum à la bouche.

Elsa Granat elle-même pour Régane esquisse la même silhouette, peut-être un peu plus « tenue ». De telles caricatures réduisent parfois la force du propos. Cordelia, évidemment, jouée avec plus de finesse par Edith Proust, est une jeune femme sympathique et sensible, libre.

Gloucester est Madame Gloucester, vieille dame virulente jouée par une Bernadette Le Saché enjouée et malicieuse, que le père et roi – Laurent Huon bon enfant – rencontre dans la maison de retraite. Elle confond ses deux fils Edgar et Edmond qu'elle déteste – « lui » ne sait jamais comment elle va l'accueillir, triste condition de l'enfant bâtard que Lucas Bonnifait incarne avec justesse. Le personnage du fou revient à l'aide-soignante, personnage secondaire qui parle toute seule et qui a son franc-parler – Clara Guipont dans le rôle est généreuse, chanteuse à ses heures.

Et Kent, plus humain – Antony Cochin – ne lâche pas son roi auquel il a juré fidélité, le personnage survit dans le neurologue qui suit médicalement le « malade » et va l'accompagner jusqu'au bout.

Un spectacle tragi-comique, entre scènes grotesques exacerbées et présence de la mort qui rôde.

La présence des interprètes amateurs qui forment le petit peuple des EHPAD, comme les grandes figures aristocratiques élisabéthaines, proches de l'esthétique des masques à la James Ensoir, est un des atouts du spectacle qui met en valeur ceux qu'on ne prend le guère le temps d'observer – les corps âgés qui se déplacent au ralenti, échappant aux canons académiques de la beauté.

De même, le personnel des aides-soignantes confrontées physiquement et moralement à des tâches lourdes – faire le ménage, laver les sols souillés, préserver à tout prix l'hygiène et la propreté, et savoir écouter et parler aux patients, être prévenante à sa manière.

La scénographie de Suzanne Barbaud et les costumes de Marion Moinet sont précis et inventifs, salle de recueillement auprès du défunt, un fauteuil sur lequel le mort vient chanter ou se reposer.

Salle d'activités de maison de retraite, espace dédié à la télévision, aux ateliers pratiques.

Un ballet des comédiens en portraits de cour descendus de tableaux d'époque suscitent un contraste poétique mais évocateur en même temps d'une réalité douloureuse.

Le spectacle aurait pourtant gagné à faire preuve de plus de rigueur et de moins de surenchère – scènes trop longues qui s'étirent, jeu parfois outrancier des interprètes. Un travail de resserrement et d'intériorisation donnerait plus de force à ce *King Lear Syndrome* bâti sur une idée originale et sensible.

Véronique Hotte 21 janvier 22

Du 19 janvier au 4 février 2022, du lundi au vendredi 19h30, samedi 17h, dimanche 15h30, relâche mardi, au **TGP – Centre dramatique national de Saint-Denis** (Seine-Saint-Denis). www.theatregerardphilipe.com Les 23 et 14 mars 2022 au **Théâtre de l'Union – Centre dramatique du Limousin – Limoges** (Haute-Vienne). Les 29 et 30 mars, **Théâtre des Îlets Centre dramatique national Montluçon** (Allier). Le 8 avril au **Théâtre des Sources, Fontenay-aux-Roses** (Hauts-de-Seine).

Un Fauteuil pour L'Orchestre

King Lear Syndrom, écrit et mis en scène par Elsa Granat. Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis
Jan 23, 2022 | Commentaires fermés sur King Lear Syndrom, écrit et mis en scène par Elsa Granat.
Théâtre Gérard-Philipe, Saint-Denis



© Simon Gosselin

fff article de **JB Corteggiani**

Ce *King Lear* déménage. Ce *King Lear* est plus frais, plus audacieux, plus inventif que la récente mise en scène de Lavaudant, de bonne facture mais un peu académique.

Mais ce ***King Lear Symptom*** (KLS) est-il une adaptation de *King Lear* ? Oui et non. Le KLS est le nom d'une maladie neurologique bien connue des géiatres : sentiment de toute-puissance, accès de colère, violences envers les êtres chers. Une sorte d'Alzheimer avec la mégalomanie en plus. La metteuse en scène Elsa Granat, qui de spectacle en spectacle explore de façon vitale la maladie et les approches de la mort, a pris son parti : son roi Lear (Laurent Huon) sera atteint du KLS suite à un AVC. Il se mettra à parler le Shakespeare, voudra diviser son royaume entre ses trois filles... et finira placé dans un EHPAD.

De la pièce de Shakespeare, Elsa Granat (alliée à la dramaturge Laure Grisinger) retranche presque complètement le deuxième fil narratif, celui des mésaventures du comte de Gloucester, victime de la trahison d'Edmond, son fils bâtard. Elle resserre l'intrigue autour de la famille et des proches du roi. Ne conserve que quelques passages (la partition du royaume, la scène centrale de l'ouragan, la mort de Lear et de Cordélia). Injecte des poèmes de Michaux et Musset. Insère son propre texte ardent. Secoue très fort pour « *mettre les personnages en fusion* » et les spectateurs, « *en état de curiosité vive* ». Se moque de l'ATS, l'Anton Tchekhov Syndrom, reconnaissable à ses personnages qui « *vont de fauteuil en fauteuil* » en se demandant « *si l'on pouvait savoir que faire...* ». C'est que le théâtre selon Granat ne fait pas dans la mélancolie : il est « *une affaire de crise* ».

Là où la metteuse en scène reste fidèle à Shakespeare, par-delà le texte, c'est dans le mélange, très réussi, de tragédie et de comédie. La tendre Cordélia (Édith Proust) arrive au chevet de son père et lui lance « *Tu pues, c'est horrible !* ». Une autre de ses filles lui décrit comme c'est joli ce qu'il pourra voir par la fenêtre de la chambre de l'EHPAD, tout en listant les éléments du dossier d'admission. C'est comme ça tout du long : du tact, puis des claques ; du doigté, mais jusqu'à la garde.

Mélange aussi de la langue de Shakespeare – parlée par les vieux – et de la langue d’aujourd’hui, avachie ou technocratique – où les jeux sont des « *éléments de divertissement* », le jardin « *un espace extérieur d’agrément* ». Et quand les deux se rencontrent : « *Putain, sire, venez-en au fait !* »

Mélange enfin d’un patchwork de textes littéraires et de passages très drôles, issus du travail de plateau. Dynamitée, la scène introductive d’allégeance amoureuse : Régane (Elsa Granat) et Goneril (Hélène Rencurel) rivalisent de roulades aux pieds de leur père ; Cordélia caquète.

Tout cela ne serait que plaisant s’il n’y avait derrière une quête obstinée, celle de « *la force de vie même au cœur du plus vulnérable* ». Lear et « madame Gloucester » (Bernadette Le Saché), 140 ans à eux deux, s’étreignent, se soulèvent, semblent faire l’amour ; madame, au fond du plateau, dénude sa poitrine.

C’est à la mi-pièce que se produit le renversement. Soudain, ce sont les vieux qui toilettent les jeunes. Une gravité nouvelle se fait jour. Les comédiens reparaissent en costume élisabéthain, collerette grave, dans un beau clair-obscur qui métamorphose le plateau. Et voici qu’à leur tour les soignants ne sont plus séparés du monde des vieux, qu’ils pressentent que c’est bientôt leur tour. Le médecin s’installe à la batterie, l’aide-soignante empoigne une guitare électrique et chante un texte impitoyable, un texte d’effroi à la Mama Béa Tékielski (*Lobotomie*) : « *j’ai cinquante ans qui pendent (...) ma taille a disparu* ». C’est l’acmé du spectacle, et c’est pour des moments comme celui-là qu’on va au théâtre.

Il y a quelques scories dans la pièce. Quand on a une comédienne-chanteuse de la qualité de Clara Guipont, faut-il recouvrir ses interprétations par des scènes concurrentes ? On voudrait l’entendre. Même empiètement dans l’espace : pourquoi ces superpositions de dialogues et d’actions étagés dans la profondeur ? Animation de plateau superficielle qui nuit à la clarté. Enfin, Cordélia boule un peu le texte de Shakespeare, à la fin – un Françon n’aurait pas laissé passer ça.

Mais ce n’est pas si grave. Pas facile d’être à la fois débordant et rigoureux, excessif et juste. Cette relecture de *Lear* est mieux que vivifiante, comme le voulait Elsa Granat : elle est assez exceptionnelle.



© Simon Gosselin

King Lear Syndrom, écrit par Elsa Granat

Mise en scène par Elsa Granat

Dramaturgie : Laure Grisinger

Avec Lucas Bonnifait (Le Roi de France), Antony Cochin (le neurologue et Kent), Elsa Granat (Régane), Clara Guipont (l’aide-soignante), Laurent Huon (King Lear), Bernadette Le Saché (Gloucester), Édith Proust (Cordélia), Hélène Rencurel (Goneril)

Et les interprètes amateurs en alternance : Victor Albanese, Gisèle Antheaume, Zelka Aubel, Claude Bardy, Françoise Belkacem, Ghislaine Bréfort, Victoria Chabran, Sylvie Charlier, Suzanne Delalande, Hélène Jouffroy, Kheloudja Merbah, Christiane Porcher-Delaveaux, Suzanne Roux, Jean-Jacques Tordjman, Didier Tournès

Lumières : Lila Meynard

Scénographie : Suzanne Barbaud

Son : John M. Warts

Recherche musicale : Antony Cochin, Elsa Granat

Costumes : Marion Moinet

Assistanat costumes : Léa Deligne

Assistanat à la mise en scène : Jeanne Bred

Régie générale : Quentin Maudet

Régie plateau : Théo Chaptal, Adèle Collé

Régie lumière : Richard Fischler

Régie son : Sébastien Perron, Thomas Lascoux

Habillage : Catherine Caldray

Construction décor : Suzanne Barbaud, Yohan Chemmoul Barthelemy – Atelier de l'Espace

Du 19 janvier au 4 février 2022

Durée : 3 h 30 avec entracte

TGP

59 boulevard Jules Guesde 93200 Saint-Denis

Réservations : 01 48 13 70 00

l'Humanité

Théâtre. Le délire d'un roi Lear placé en Ehpad

Elsa Granat prend la vieillesse à témoin pour défendre jusqu'au bout « la force de vie ». Avec Shakespeare en coulisse, elle sert un cocktail rugueux et survitaminé.

Publié le Lundi 31 Janvier 2022

[Gérald Rossi](#)



Un monarque malade interprété par Laurent Huon. © Simon Gosselin

Elsa Granat, qui signe et met en scène ce réjouissant *King Lear Syndrome* ou *les Mal Élevés*, a l'élégance de prévenir : « *Je ne cherche pas à estomaquer les gens, il faut juste qu'ils se sentent un peu dépassés, titillés et pleins d'une sorte d'ivresse : celle des émotions, du sens, de ce qu'ils voient aussi dans la scénographie...* » Parce que, si elle exploite le monde réel, elle n'oublie pas que tout se joue sur la scène. C'était le cas pour *le Massacre du printemps*, en 2017, qui s'attardait sur les rapports entre malades (du cancer), leurs enfants et les soignants. En 2020, *V.I.T.R.I.O.L.* s'interrogeait sur la psychiatrie contemporaine. Et, cette fois, pour ce vieux bonhomme atteint – selon un neurologue – du KLS (King Lear Syndrome), voilà le grand âge sous les projecteurs. Comme une suite.

Ce soir, c'est la fête. Le vieil homme (remarquable Laurent Huon) marie sa fille. Puis, patatras ! Il s'écroule, foudroyé par un AVC. Il en réchappe, mais, à son réveil, il est devenu non seulement dépendant mais incohérent. Ou plutôt, il n'est plus du temps présent, évoque son « royaume » et annonce à ses trois filles – Régane, Goneril et Cordélia (qui un peu plus tôt a donc épousé le roi de France) – qu'il veut « *se délester de ses biens* » et qu'il donnera la part la plus grande à celle qui l'aimera le plus. La passerelle avec *le Roi Lear* de Shakespeare (écrit entre 1603 et 1606) se franchit ici.

[Les mots de Michaux, Musset, Neruda ou Apollinaire](#)

Elsa Granat, avec tout son savoir-faire, tissant à sa façon plusieurs des multiples fils du canevas shakespearien, installe alors l'action dans un Ehpad où Lear est « placé ». Le temps s'y écoule entre visites des familles, atelier de peinture, fêtes d'anniversaires...

Saluons en ces lieux cette pauvre femme perdue dans cet univers mortifère, Madame Gloucester (délicieuse Bernadette Le Saché), qui ne reconnaît pas toujours son fils (Edgar ou Edmond, c'est selon). Le reste de la troupe est au niveau : Lucas Bonnifait, Antony Cochin, Elsa Granat, Clara Guipont, Édith

Proust, ou encore Hélène Rencurel. Pointons aussi la prestation parfaite des cinq comédiens amateurs qui complètent le groupe. En tournée, il sera chaque fois fait appel à des amateurs locaux. Avec Shakespeare, plus son récit personnel, Elsa Granat revendique, tout en défendant « *la force de la vie* », de réaliser « *un théâtre politique qui part de l'autofiction pour éclairer les zones impensées de la société* ».

Elle parsème l'aventure d'autres paroles, empruntées à Henri Michaux, Musset, Neruda ou Apollinaire. Tout en veillant à une ambiance sonore soignée, avec par exemple d'étranges et insistants aboiements entendus depuis l'Ehpad. Dans cet univers déjanté, drôle et sensible, un peu long (3 h 30 quand même), où les personnages et leurs costumes traversent les siècles, Elsa Granat dit vouloir montrer « *des humains se reconstruisant sans cesse* ». Sans dévoiler la fin, elle orchestre une formidable fanfare à la vie, même après la mort. Et l'on y croit.

King Lear Syndrome ou les Mal Élevés, d'Elsa Granat. Jusqu'au 4 février au TGP à Saint-Denis. Rens. : 01 48 13 70 00. Tournée en mars à Limoges et Montluçon, en avril à Fontenay-aux-Roses.

Télérama Sortir

Jöelle Gayot – 2 Février 2022

King Lear Syndrome ou Les Mal Elevés

D'Elsa Granat, d'après William Shakespeare, mise en scène de E. Granat. Durée: 3h15. Jusqu'au 4 fév., 19h30 (du mer. au ven.), Théâtre Gérard-Philipe, 59, bd Jules-Guesde, 93 Saint-Denis, 01 48 13 70 00. (6-23€).

TV Les regards singuliers donnent des spectacles atypiques. D'une sensibilité épidermique à ce qui fait l'humaine condition, Elsa Granat pousse le théâtre dans ses retranchements en le forçant à une métamorphose perpétuelle. Sa pièce est, de bout en bout, un organisme vivant. Prenant prétexte d'un *Roi Lear* shakespearien rapatrié dans notre aujourd'hui pour y être expédié en Ehpad par ses filles, l'artiste orchestre un flux d'images, de mots, de corps et d'énergie qui sillonnent entre réel et onirisme, comédie et tragédie, présent et passé. Le fil se perd parfois, mais qu'importe la logique pourvu qu'on ait l'ivresse des sens en traversant ces sentiments qui nous font cortège lorsque la vieillesse, la maladie, la folie, la mort troublent les règles du jeu social, familial, amical. C'est un hymne désordonné à l'Autre, qu'il nous soit proche ou étranger, aimé ou haï, que compose la metteuse en scène. Au centre se tient une actrice sidérante : Bernadette Le Saché.



King Lear Syndrome
Du 2 au 4 fév., à Saint-Denis (93).